

(40)

TIÈRES

VOLUME.

Sommaire du 1^{er} n^o de janvier 1857. — par madame Juliette LORRAU. — n^o 484. — Planches de lingerie. — Chroniques du mois : Les Rois, à propos de l'âge de ma fille, par LORET. — Poésies de Gustave rapportées d'Hippone, par Louis de Paris, par A. de BRAGELONNE.

Sommaire du 2^e n^o de janvier 1857. — par madame Juliette LORRAU. — n^o 485. — Poésie : Les Libanotes. — La tour de Castille, par Louis de Paris, par A. de BRAGELONNE.

Sommaire du 3^e n^o de janvier 1857. — par madame Juliette LORRAU. — n^o 486. — Bluettes et Bonnets, par Louis de Paris, par A. de BRAGELONNE.

Sommaire du 1^{er} n^o de février 1857. — par madame Juliette LORRAU. — n^o 487. — Planches de lingerie. — Chroniques du mois : La Chambre, par Louis de Paris, par A. de BRAGELONNE.

Sommaire du 2^e n^o de février 1857. — par madame Juliette LORRAU. — n^o 488. — Poésie : En attendant que SSALTI. — La tour de Castille (suite), par Louis de Paris, par A. de BRAGELONNE.

Sommaire du 3^e n^o de février 1857. — par madame Juliette LORRAU. — n^o 489. — Pélerinage en Terre-Sainte (suite), par Louis de Paris, par A. de BRAGELONNE.

Sommaire du 1^{er} n^o de mars 1857. — par madame Juliette LORRAU. — n^o 490. — Planches de lingerie. — Chroniques du mois : La tour de Castille (fin), par Louis de Paris, par A. de BRAGELONNE.

Sommaire du 2^e n^o de mars 1857. — par madame Juliette LORRAU. — n^o 491. — La tour de Castille (fin), par Louis de Paris, par A. de BRAGELONNE.

Sommaire du 3^e n^o de mars 1857. — par madame Juliette LORRAU. — n^o 492. — Deux existences, par Louis de Paris, par A. de BRAGELONNE.

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Bonjour janvier, roi des étrennes ! que nous apportes-tu, mon cher, dans les replis impénétrables du voile de l'avenir ?

Est-ce du bien ? est-ce du mal ? Hélas ! l'un et l'autre sans doute, car la vie est un mélange constant de bonheur et de souffrance ! Quid donc a ordonné cela ? Une volonté mystérieuse, un pouvoir inconnu, contre lequel tout pouvoir humain est

sans force ! Puisque nous ne pouvons faire qu'il en soit autrement résignons-nous, en suivant toutefois ce précepte de l'Écriture, qui nous permet au moins quelques dédommagements.

« Ne te prive pas du bon temps, et que ce qui se peut > justement désirer ne passe point que tu n'en aies ta part. »

Maintenant, belle année 1857, voyons vos merveilles.

Vous avez dû inspirer à la mode les fantaisies les plus charmantes, et tous nos premiers magasins ont rivalisé de luxe à votre intention. Vous me dites de faire ma promenade habituelle dans les brillants sanctuaires du bon goût. Soit, je me mets en marche et je me rends d'abord chez madame *Plé-Horain* : il y a si longtemps que je ne me suis donné le plaisir d'admirer ses jolies modes !

On fit courir dernièrement, je ne sais à quel propos, le bruit que madame *Plé-Horain* avait quitté son établissement. C'est une erreur qu'il importe de rectifier. Madame *Plé-Horain* occupe toujours le même local, et chaque jour y voit éclore les plus suaves créations du bon goût et de la suprême élégance.

On ne trouve point, dans son splendide magasin, les excentricités ridicules ou compromettantes qui cherchent à réussir sous le masque de la nouveauté. Ses modes portent toutes le cachet de la vraie grande dame, de la coquetterie distinguée et de haut lignage. C'est de la nouveauté de bon ton, ne ressemblant en aucune manière à celle qui hante *Breda Street*. En un mot, madame *Plé-Horain* est au premier rang des marchandes de modes adoptées par l'aristocratie féminine parisienne et étrangère, car voici un charmant modèle que j'ai vu chez elle au milieu de beaucoup d'autres non moins séduisants, et qui est destiné à une très noble dame d'un pays voisin, que je n'ai pas reçu mission de nommer ici.

Le chapeau dont je parle est en velours impérial blanc. Le dessus de la passe est recouvert d'une natte à jour quadrillée posée à plat. Derrière il y a un double bavolet séparé par une haute blonde. L'un de ces bavolets est en satin blanc découpé à dents pointues. La forme du chapeau est fermée. Sous la passe, dans le tour de blonde, on a posé un délicieux feuillage de roses en velours bleu de ciel. Trois têtes de plumes d'autruche, placées du côté gauche de ce chapeau viennent gracieusement se mélanger au-dessous.

Le fond est en satin blanc et recouvert d'une riche étoile de blonde. Les brides sont très larges et longues.

Ce chapeau a un cachet royal. On ne saurait rien voir de plus joli, de plus élégant. On devine aisément qu'il doit être signé *Plé-Horain*.

Je citerai aussi en passant la coiffure *Bertrade*, parce que c'est une des innovations préférées. Elle est en velours bleu de ciel. De grosses nattes bien fournies forment la Marie-Stuart un peu arrondie sur le front, se relèvent coquettement des côtés, puis vont tourner derrière la tête. Quelques têtes de plumes blanches flottent poétiquement sur les cheveux en manière de cache-peigne.

Je visiterai souvent, comme par le passé, les salons de madame *Plé-Horain*. Cela amènera une grande variété dans

mes descriptions, car chaque maison a son genre bien distinct, aussi bien que chaque personne a son goût. Vous pourrez largement, mes belles lectrices, choisir dans tout cela ce qui vous conviendra le mieux.

La maison *Lhopiteau* a fourni un grand nombre de cadeaux d'étrennes. Elle renferme de si gracieuses confections et tant de jolis objets de lingerie. Ici, c'est un négligé délicieux pour jeune personne, qui se compose du fichu ou chemisette, avec les manches pareilles brodés comme par une main de fée, puis enrichis de valenciennes. Plus loin, ce sera un élégant canezou de soirée, un fichu-berthe, une pèlerine, un fichu Louis XIII couvert de bouillonnés, d'entre-deux, de flots de dentelle et de papillons en ruban. L'élégance, la coquetterie, la grâce, tout cela est réuni. Quant on parle des suaves créations de la maison *Lhopiteau*, on est vraiment fort embarrassé, car les regards ont à contempler tant de choses séduisantes, que l'on voudrait pouvoir les citer toutes pour faire partager l'admiration qu'elles ont provoquée.

On sait que la maison *Lhopiteau* est aussi très en renom pour la confection des robes. C'est mademoiselle *Pauline Conter* qui y est l'innovatrice des plus charmants modèles. On va voir par curiosité les toilettes complètes qu'elle fait exécuter, soit pour Paris, soit pour la province ou l'étranger. C'est une vraie bonne fortune que d'arriver dans la maison *Lhopiteau* au moment d'un emballage. J'ai eu cet avantage il y a peu de jours, et ce que mademoiselle *Pauline Conter* a eu l'obligeance de me montrer m'a émerveillée.

Il y avait plusieurs robes à jupes de tulle bouillonnées. Les unes blanches, les autres de couleur bleu de ciel, rose, jonquille. Celle-ci avait des ornements en velours noir. Sur le jonquille, cela produisait un fort bon effet. C'était alternativement, entre chaque petit bouffant, un semé de papillons noirs et de papillons en ruban jonquille.

Le corsage était plat, en pointe, orné d'une berthe en harmonie avec la jupe. Les manches bouffantes avaient aussi des bouclettes de velours.

Quelques autres robes étaient à volants de deux couleurs. Puis il y en avait en moire antique à double jupe. La seconde retenue par une longue chatelaine de fleurs. Mademoiselle *Pauline* fait aussi beaucoup de garnitures de fantaisie, soit sur le devant des jupes, soit sur les côtés. Ici, ce sera quelques rangs de dentelle superposés posés en demi guirlande et surmontés de ruches. Là, des nœuds de ruban capricieusement jetés au milieu d'un enlacement de ruches, de fleurs ou de bandes en velours.

La ceinture écharpe Impératrice, dont nous vous avons donné le modèle dans notre deuxième numéro de décembre, jouit d'une vogue frénétique. C'est encore un de ces riens jolis à l'excès, qui dorment de suite à une toilette le cachet de la grâce et de l'élégance.

Il faut que je vous parle d'une splendide corbeille de mariage, qui renfermait des dentelles magnifiques de la maison *Violard*. Il y avait quatre beaux volants de dentelle blanche pour garnir une robe de moire antique. Les manches et le corsage seront ornés de même. Le voile était en harmonie avec les volants.

Ensuite, venaient une grande pointe de Chantilly, un petit mantelet de soirée à volant, deux ravissantes voilettes arrondies des coins et des barbes pour coiffure. Certes, la maison *Violard* peut rester indifférente aux louanges qu'on lui adresse de toutes parts, parce qu'elle sait parfaitement qu'elles lui sont dues, mais il est impossible de se taire en voyant les merveilles de l'art et de l'industrie que nous lui devons. Comme fini d'exécution, richesse de dessins, *M. Violard* restera toujours le roi des fabricants de dentelles. Quant à moi, je n'ai jamais rien vu ailleurs de plus somptueux, de plus parfait que ses dentelles, et leur renommée européenne ne me surprend nullement. Partout où il y a un vrai talent, il y a gloire et réputation brillante.

Les robes de ville sont toujours très montantes, longues,

amples. Les corsages se couvrent d'ornements en passementerie ou de bandes en velours. Les basques, qui règnent encore, descendent fort bas. Pour les manches, le plus joli modèle est un bouffant qui prend au coude suivi d'un haut volant.

Quant aux garnitures de jupes, on met des volants, si l'étoffe, par son genre, peut les comporter. Dans le cas contraire, on place des bandes de velours sur les côtés, avec ou sans mélange de galons en jais à volonté.

Les casques de velours courtes, enjolivées de broderies sont originales et coquettes, cela se porte en toilette d'intérieur. Les basques sont découpées en petites languettes carrées.

La pèlerine *princesse* est charmante aussi pour toilette de chez soi ou de réunion intime. Elle se garnit de galons en jais et d'une dentelle guipure haute de trente centimètres. Sur chaque épaule, il y a un jockey arrondi. Le dos forme l'ovale. Le devant est en pointe. Nous avons déjà signalé ce modèle.

Le corset est une chose fort importante dans la toilette d'une femme. C'est à lui seul souvent qu'elle doit d'être bien habillée, car il aide la robe à se modeler à la taille et développe les grâces de la tournure. Je vous recommande de nouveau particulièrement les corsets de la maison *Hippolyte*, qui jouissent vraiment d'une réputation hors ligne.

Le magasin de la *Sublime Porte* a été littéralement assailli ces jours-ci. C'est que, pour cadeau d'étrennes, rien n'est charmant à offrir comme un mouchoir de *Chapron*.

Il y a les mouchoirs du matin, de négligé et de grande toilette. Les premiers ont de simples vignettes. Puis viennent ceux avec guirlandes et feston mat; et enfin, les mouchoirs garnis de dentelle, entourés d'applications, semés de fleurs artistement dessinées et enrichis d'armoiries. Tout cela est d'une splendeur inouïe. La maison *Chapron* est sans rivale, aussi fournit-elle toutes les cours de l'Europe. Ses mouchoirs sont des objets d'art. On les encadrerait comme les plus fines aquarelles, pour les conserver et les admirer sans cesse. C'est un fini d'exécution dont rien n'approche, et sincèrement nous croyons toujours nos louanges au-dessous de la réalité.

Je ne dois pas oublier de vous rappeler les jolis habillements d'enfants du magasin *Saint Augustin*. Tout ce que l'on peut désirer en coquettes fantaisies pour les embellir, se trouve réuni dans cette importante maison, qui a monté en grand ce genre de spécialité. Objets de lingerie, robes de petites filles, vêtements de petits garçons, rien ne manque. Tout cela est confectionné avec grâce et élégance, ce qui fait que les jeunes mères se hâtent de conduire leurs petits anges à *Saint-Augustin*, pour leur choisir de fraîches et coquettes parures.

M. Desprey, notre chapelier en renom, les coiffera à ravir, car il met aussi tous ses soins à la création des chapeaux d'enfants.

Je rappelle en même temps aux belles amazones qu'il a pour elles des coiffures Louis XV ravissantes, ainsi que plusieurs autres gracieux modèles de fantaisie.

La maison de commission *Lassalle et comp.*, continue ses nombreux envois en province et à l'étranger. Elle se charge, ainsi que nous l'avons dit souvent, de toute espèce d'expédition, sans obligation d'achat. On peut s'adresser à *M. Lassalle* en toute confiance, soit pour objets de toilette, bijoux, objets d'art, meubles, etc. Les achats et les envois seront faits promptement et de manière à satisfaire les personnes les plus difficiles.

Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice ont honoré de leur visite les magasins de *MM. Susse frères*; après avoir examiné pendant près d'une heure, avec intérêt et la plus gracieuse bienveillance les modèles édités par cette maison, *LL. MM.* ont daigné faire choix de plusieurs bronzes d'art et d'un grand nombre de fantaisies pour étrennes.

Madame Juliette LORMEAU.

ERRATUM. — C'est par une erreur du graveur des titres et des description de nos planches que les modèles de lingerie publiés sur nos gravures du mois de septembre et de décembre 1856, sont indiqués comme puisés dans les nouveautés en lingerie de madame *Alphonsine* en sep-

tembre, et de madame *Colas* en décembre. Ces objets ont été réellement dessinés d'après les modèles de mademoiselle *Anna Loth*, à qui nous devons des remerciements pour sa constante obligeance envers nous.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. Chapeau en taffetas bouillonné sur la passe, recouvert d'une fanchon de velours entourée d'effilés grelot.

Dessous garni de boules rouges en velours.

N° 2. Chapeau *parisien*, la passe est en taffetas noir; le fond, le nœud et le bavolet en velours groseille, entourés de dentelle noire.

Dessous avec fleurs en velours groseille.

N° 3. Bonnet de dîner en blonde chenillée de noir; barbes et nœuds en velours rouge garni de dentelle noire, fond quadrillé en velours noir.

N° 4. Coiffure d'application, ornée de fleurs avec nœud *cache-peigne*, recouvert de barbes d'application.

N° 5. *Fichu-bretelle* en taffetas, garni d'un rang de dentelle blanche surmontée d'un rang de dentelle noire.

N° 6. Petit col *Médecis* composé de broderie au plumetis, appliquée sur entre-deux de valenciennes, garniture en valenciennes.

N° 7. Col mousquetaire en application.

N° 8. Manche assortie au col n° 6. Le poignet est de largeur à y passer la main.

N° 9. Manche assortie au col n° 7. Cette manche se compose d'un bouillonné en tulle, d'une garniture relevée et rattachée par des barrettes de ruban, elle est terminée, sur la main, par un bouillonné avec ruban passé dedans, et avec bouts s'échappant au dehors.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 484.

TOILETTE DE DÎNER. — Cheveux en bandeaux bouffants, s'arrondissant en rouleaux en arrière assez bas sur la nuque.

D'un côté retombe une branche de clochettes roses très souple, qui sort d'un petit *cache-peigne* en dentelle, garni de manière à se porter un peu derrière un des bandeaux.

Robe en taffetas, garnie de petits velours noirs zéro et de *picots* de blonde noire et de blonde blanche.

Le corsage est décolleté en cœur; il est garni d'une berthe en taffetas formant un peu la pointe devant, derrière et sur chaque épaule; cette berthe se termine par une dentelle noire très légère. La taille est longue, bien busquée et fort en pointe devant. Ce corsage est à trois coutures.

La manche se compose d'une manche courte en taffetas, puis d'un volant en tulle blanc, terminé par une blonde blanche, et d'un autre volant de dessous en dentelle noire comme celle de la berthe.

La jupe est garnie de deux hauts volants, et une petite jupe formant tunique courte prend à la taille et vient retomber à la naissance du premier volant de la jupe; cette tunique a six lés.

Les volants de la jupe en ont huit chacun.

L'ornement de la tunique et des volants consiste en deux étages de petits velours zéro, posés par quatre en zigzag; le quatrième velours (celui du bas) est garni d'un rang de *picots* de blonde noire, d'un rang de blanche et d'un rang de noire; il y a un espace de 6 centimètres entre chaque étage de garniture.

La berthe a un rang de garniture, comme nous venons de la décrire.

TOILETTE SIMPLE DE PROMENADE. — Chapeau composé de velours noir, de tulle noir à pois, avec ornements en petit ruban de velours vert n° 1 et nœuds en ruban de taffetas vert uni n° 7 et n° 22.

La passe est bordée par un velours noir étroit; elle est en tulle noir et recouverte par un double bouillonné de tulle noir à pois. Le reste du chapeau est en velours noir uni. Bandeau et calotte très fuyants.

Sur un côté est un nœud de ruban vert n° 7, à longs bouts;

sur l'autre, à partir du milieu de la passe, qui forme un peu la pointe, est une série de choux en ruban de velours vert qui sont piqués dans le bouillon de tulle noir.

Le bavolet, en tulle noir à pois, est ample, rond et tombant. Il y a un petit velours noir qui en dessine l'ourlet, et les choux en velours vert qui garnissent la moitié de la passe se continuent sur le bas du bavolet.

Sous le bavolet, il y a deux rubans verts n° 12 et deux longs bouts en n° 7, qui retombent fort bas.

Entre le bavolet et la calotte, il y a un bouillonné de velours noir.

Les brides en n° 22 sont vert uni.

Sous la passe, il y a une blonde blanche à dents, qui forme auréole sous le bord. Sur le front et aux joues deux rangs de tulle blanc gaufré à gros tuyaux. A gauche, une grappe de mères en velours rose.

Basquine et robe en taffetas marron. Velours noir et mères en soie noire formant les ornements.

La basque est du même morceau que le corsage; il y a une couture au milieu du dos et une formant le petit côté. Devant, deux pinces pour dessiner la taille.

La manche, presque juste du haut, se dessine bien en s'arrondissant large du bas. Sur le haut est une cloche de velours noir, s'évasant bien (de manière à ne pas *coller* sur la manche). Cette cloche est découpée à dents.

La basque n'a ni la longueur, ni l'ampleur des basques des vêtements qui se portent comme pardessus; elle n'a que 30 centimètres de longueur devant, et elle forme quelques ondulations obtenues par le biais de la coupe.

La jupe a huit lés; elle est garnie de chaque côté (se rejetant fort en arrière) d'une *échelle* de velours noir formant le V très ouvert; ces velours ont en tout dans le bas 25 centimètres de longueur, ceux du haut n'en ont que 12.

Sur le devant de la basquine, sur tout le tour de la basque, au bas de la manche, au bas de la cloche en velours, et au bas de chaque chevron de velours de la jupe pendent des mères en passementerie de soie noire.

FÊTES ET SAINTS PATRONYMIQUES DU MOIS

LES ROIS (6 janvier).



PP. Rubens P.^{re}
Adoration des Mages.

Si, durant la nuit même de la Nativité, le Sauveur avait été adoré par les bergers, c'est-à-dire par les humbles de cœur et d'esprit, — bientôt les sages d'Orient vinrent à leur tour s'incliner devant lui.

Écoutons comme l'Évangile raconte cet événement.

« Or, Jésus étant né à Bethléem, au temps du roi Hérode, voici arriver des sages d'Orient à Jérusalem, en disant : Où est le roi des Juifs qui est né ? Car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. Ce que le roi Hérode ayant entendu,

il en fut troublé, et tout Jérusalem avec lui. Ayant aussitôt fait assembler tous les principaux sacrificateurs et les scribes du peuple, il s'informa d'eux où le Christ devait naître. Ils lui dirent : A Bethléem, en Judée; car il est ainsi écrit par un prophète : de là sortira celui qui est destiné à conduire mon peuple d'Israël. Alors Hérode, ayant fait appeler en secret les sages, s'informa avec soin du temps où l'étoile leur était apparue. Et, les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, et informez-vous soigneusement touchant le petit enfant; et, quand vous l'aurez trouvé, faites-le



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Janvier 1857.

Chapeaux d'Alphonse, Bonnets et Lingerie de la Maison Colas.

Jérusalem avec lui
 les principaux scie
 le, il s'informa d'en
 thrent : A Bethléem
 it par un prophète
 é à conduire son pe
 nt fait appeler en secret
 du temps où l'école de
 ant à Bethléem, il leur
 oigneusement toucha
 us l'aurez trouvé, l'air

moi savoir, afin que j'y aille aussi, et que je l'adore. Eux donc, ayant entendu le roi, s'en allèrent. Et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient allait devant eux, jusqu'à ce qu'elle vint et s'arrêtât sur le lieu où était le petit enfant. Et, quand ils virent l'étoile, ils ressentirent une grande joie. Et étant entrés dans la maison, ils trouvèrent le petit enfant avec Marie, sa mère. Ils l'adorèrent en se prosternant à terre; et, après avoir déployé leurs trésors, ils lui offrirent des présents, à savoir de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Puis, étant divinement avertis dans un songe de ne pas retourner vers Hérode, ils se retirèrent en leur pays par un autre chemin. »

La fête que l'Église chrétienne célèbre en commémoration de cet événement s'appelle communément *Épiphanie*, mot grec qui signifie apparition, manifestation, parce que ce fut dans cette circonstance que le Sauveur se fit pour la première fois connaître aux gentils. Plusieurs écrivains la désignent aussi, soit par le nom de *Théophanie*, soit par celui de *Théopsie*, mots dont chacun est composé de deux vocables grecs, et dont le premier signifie apparition de Dieu, le second, vue de Dieu. Nous l'appelons vulgairement *fête des rois*, à cause de la prévention où l'on est que les sages ou mages qui vinrent adorer Jésus-Christ, étaient revêtus de la dignité royale, question sur laquelle les livres saints ne s'expliquent point. Ils ne s'expliquent pas davantage sur le nombre de ces mystérieux adorateurs de l'enfant promis au monde pour le salut des hommes, ni sur les noms qu'ils portaient, ni sur les pays d'où ils étaient venus. Cependant on en admet communément trois. Les traditions hébraïques les appellent Magalat, Galgalat et Sarachim, et les traditions latines, Balthasar, Gaspar et Melchior. Quelques auteurs ont avancé, sans preuves suffisantes, que l'un des sages était de Tarse, le second de Saba, et le troisième de Nubie : voilà pourquoi, dans les représentations que les peintres et les sculpteurs nous font de la scène de l'adoration des rois, l'un de ceux-ci figure toujours sous les traits et avec la physionomie d'un nègre. Quoiqu'il en soit, l'opinion, d'après laquelle ils étaient au nombre de trois et originaires de l'Arabie déserte ou de la Mésopotamie, remonte à une très haute antiquité; et, si elle n'a point pour elle le témoignage de l'Évangile lui-même, elle est du moins appuyée sur l'autorité de plusieurs pères de l'Église.

Depuis le premier temps du christianisme, l'Église d'Occident paraît avoir célébré par deux fêtes distinctes la Nativité et l'Adoration des mages, celle-là au 25 décembre, et celle-ci au 6 janvier. Il n'en était pas de même en Orient. Là ces deux solennités étaient primitivement célébrées le même jour, c'est-à-dire le 6 de janvier. Ce fut seulement au commencement du v^e siècle que l'église d'Alexandrie sépara les deux fêtes et les fixa aux jours consacrés en Occident. Le même usage ne tarda pas à s'établir dans toute la Syrie, et aujourd'hui les mêmes dates sont uniformément admises dans tous les pays chrétiens, sauf la différence relative qu'il y a entre le calendrier russe et celui des autres nations.

Un fait assez curieux, c'est la coïncidence de ces deux solennités avec des fêtes que célébrait le paganisme romain et égyptien. Ainsi la Nativité, fixée au 25 décembre, correspond au dernier des quinze jours que les anciens Romains consacraient à cette série de

réjouissances publiques et domestiques qu'on appelait Brumales, et parmi lesquelles les Saturnales occupaient une grande place. Disons ici, en passant, que celles-ci qui duraient cinq jours, c'est-à-dire du 17 au 21, servaient spécialement à l'amusement des esclaves, qui changeaient de rôle avec leurs maîtres, au point que ceux-ci les servaient à table et se soumettaient à des châtimens comiques, s'ils commettaient quelque faute. Or, au dernier jour de cette fête des esclaves correspond exactement le jour de saint Thomas, qui est dans beaucoup de familles une fête pour les enfants, investis, ce jour-là, du droit de garder les clés des armoires et surtout des buffets, en même temps que de l'ordonnance des repas. La coïncidence de la Nativité avec le solstice d'hiver (c'est-à-dire avec le moment où le soleil, parvenu au point le plus bas de la courbe qu'il décrit autour de la terre, vient de toucher au tropique du capricorne et s'apprête à remonter dans la région céleste vers l'équateur) a donné lieu à plusieurs pères de l'Église de comparer le Sauveur au soleil et de l'appeler le soleil nouveau, parce que cet astre semble en effet se renouveler et commence à reprendre des forces.

Le jour de la solennité de l'Épiphanie correspond à celui où les Égyptiens célébraient la plus grande de leurs fêtes, celle de la manifestation d'Osiris, divinité solaire, dont la présence était alors bien constatée par l'accroissement manifeste des jours depuis le moment du solstice. Ce jour-là même, une des principales cérémonies égyptiennes consistait dans la bénédiction de l'eau. Or, cette bénédiction constitue encore aujourd'hui un des rites les plus importants de l'Église grecque; et tous les ans, le 6 janvier, le patriarche de Saint-Petersbourg et celui de Constantinople le pratiquent avec une solennité extraordinaire. Il consiste à jeter dans l'eau une croix, symbole du Sauveur, qui, selon saint Jean Chrysostome, fut baptisé, le 6 janvier, par saint Jean dans les flots du Jourdain.

De ces coïncidences il faut se garder de conclure que la fête de Noël et celle des Rois sont calquées sur des pratiques païennes, mais transformées dans un sens chrétien. Il faut plutôt voir quelque chose de providentiel dans le développement de l'histoire du Sauveur, dont nous venons déjà de voir deux événements importants se présenter les jours mêmes où le paganisme avait institué ses principales solennités, comme pour mettre un terme à ces solennités elles-mêmes en s'y substituant.

Dans notre précédent article sur la fête de Noël, nous avons signalé l'unanimité des prophéties relatives à la venue du Sauveur et montré comment les auteurs païens eux-mêmes se firent les échos de cette croyance si générale en Orient. Ajoutons ici, qu'une prédiction analogue existait chez les Perses où elle avait été produite par le mage Zoroastre qui, d'après les uns, vécut entre le vi^e et le vii^e siècle avant Jésus-Christ, et qui, d'après les autres, fut même antérieur à Moïse. Or, ce mage ayant dit que l'avènement du Sauveur du monde serait annoncé par une constellation, et les sphères persanes marquant par une vierge tenant un enfant dans ses bras, la constellation d'Orion qui brille précisément de sa plus vive splendeur pendant les nuits d'hiver, au commencement de janvier, — quelques écrivains ont été amenés à croire que ce fut une clarté extraordinaire d'Orion qui conduisit les mages à Beth-

lém. Cette opinion emprunte quelque apparence de vérité à une tradition populaire selon laquelle les trois étoiles qui ornent le baudrier de cette figure stellaire portent le nom de trois rois. En outre, la position astronomique de cette constellation à l'époque du solstice d'hiver, étant précisément à l'extrémité de la région orientale du ciel, les mages ont pu dire avec vérité à Hérode, en parlant du Sauveur : « Nous avons vu son étoile Orient. »

Quoiqu'il en soit, la fête des Rois a été pendant longtemps, et elle est encore dans plusieurs pays, une des plus importantes du calendrier chrétien. Aussi est-elle célébrée dans beaucoup de contrées avec une grande pompe religieuse, et même par de certaines réjouissances de famille.

Un fait sur lequel nous avons déjà fixé l'attention de nos lectrices dans la notice que nous avons consacrée à la vie de saint Martin, c'est la prudence extrême que le christianisme mit à supprimer des pratiques païennes qu'il ne pouvait pas tolérer à cause des abus qu'elles entraînaient et des désordres moraux qu'elles favorisaient. Ainsi nous avons dit comment aux festins et aux libations que les Germains et les Gaulois, païens encore, faisaient en l'honneur de leurs divinités, l'Église, ne pouvant extirper d'un seul coup un usage profondément enraciné, substitua des festins chrétiens et fraternels où l'on buvait, non plus aux mythes des idolâtres, mais au Christ Sauveur et aux saints qui propagèrent sa doctrine. En procédant de cette manière, ou — pour employer le langage de M. Ozanam, ce savant historien que la France a perdu naguère — en respectant les habitudes religieuses des peuples, l'Église faisait acte de sagesse premièrement, mais aussi de charité. Elle s'appliqua à transformer lentement des habitudes invétérées et à y donner un autre sens, une autre signification, un autre but. C'est ainsi qu'aux festins et aux orgies qui accompagnaient toujours les fêtes hivernales des païens romains et les fêtes substitiales des Égyptiens, elle substitua plusieurs jours d'abstinence et de jeûne, à la suite desquels une fête de famille avait lieu le jour des Rois. Cependant, quoi qu'elle pût faire, plusieurs pratiques particulièrement usitées dans ces réjouissances païennes se glissèrent dans la fête domestique de l'Épiphanie. Ainsi, à l'entrée des saturnales, les pères de famille romains avaient coutume d'envoyer des fruits et des gâteaux à leurs amis et les mangeaient avec eux. Or, qui ne connaît le gâteau des Rois ? Ainsi encore, pendant ces réjouissances païennes, on élisait un roi de la fête par le sort des dés. Or, chez nous on élit le roi de la fève, au moyen d'une fève introduite dans une des parts du gâteau qui est distribué par la voie du sort entre les convives. La corrélation de ces pratiques est trop évidente pour que nous croyions utile d'y insister davantage. Du reste, les abus que l'Église avait en vue de réprimer parmi les néophytes païens qu'elle admettait dans son sein, se manifestèrent fréquemment dans les nouvelles réjouissances chrétiennes elles-

mêmes, si bien qu'à plusieurs reprises les conciles se virent obligés de formuler des lois pour y mettre un terme.

Ainsi que nous l'avons dit, le nombre, le nom et l'origine des sages qui vinrent adorer le Sauveur à Bethléem, ne nous sont indiqués simplement que par des traditions plus ou moins vraisemblables, mais dénuées de tout caractère d'authenticité réelle. Cependant les traditions ne s'étaient pas bornées à fixer ces divers points. Elles veulent aussi que les mages furent instruits dans la doctrine du Christ par saint Paul, qu'ils devinrent évêques et qu'ils moururent de la mort des saints. Elles ajoutent que les restes de ces pieux adorateurs de l'enfant Jésus furent recueillis en Orient par sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin le Grand, et transportés à Constantinople par cette princesse. De là, toujours d'après les mêmes légendes, ils furent transférés à Milan et donnés au bienheureux Eustorgius, archevêque de Lombardie. Lorsque l'empereur Frédéric Barberousse se fut emparé de la ville de Milan, en 1162, et qu'il l'eut entièrement saccagée, on avait eu soin de recueillir les reliques des trois rois, que ce prince envoya à Reynold, archevêque de Cologne. La cathédrale de cette ville est encore aujourd'hui en possession du trésor dont elle fut dotée par Barberousse, et qui est conservé dans une châsse précieuse.

L'adoration des Rois est un des motifs les plus pittoresques que l'art ait pu rencontrer. D'une part, cette humble étable de Bethléem qui sert d'abri à la Vierge mère et au divin nouveau-né; de l'autre part, ces rois aux physionomies si diverses, qui arrivent, vêtus de manteaux de pourpre, accompagnés de nombreux serviteurs et chargés de présents destinés à l'enfant Sauveur; ces oppositions, si favorables à la peinture surtout, ont fait que cette scène a été fréquemment reproduite par les maîtres les plus célèbres des différentes écoles européennes. Nous pourrions former ici une longue liste des artistes français, italiens, espagnols, allemands et flamands, dont le pinceau a retracé cette scène intéressante à tant de titres. Bornons-nous à appeler l'attention de nos lectrices sur la planche qui accompagne notre article, et qui a été gravée d'après un des plus remarquables tableaux de l'illustre Rubens. Ce peintre n'a pas traité moins de seize fois le même sujet, dans des proportions parfois colossales. Ces différentes compositions se distinguent toujours par leur richesse et par la splendeur du coloris. Il en existe une dans la galerie de l'Escurial, une autre au musée du Louvre à Paris, une troisième au musée de Bruxelles, une quatrième au musée de l'Académie d'Anvers, une cinquième dans l'église Saint-Jean à Malines. Cette dernière passe pour la plus belle de toutes les pages que l'artiste a faites de ce motif. Car il avait lui-même l'habitude de renvoyer à cet ouvrage les personnes qui lui exprimaient leur admiration pour son talent et pour son génie.

A.-V. H.





Jules David

J. Prévost 484

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffures de la M^{me} X. Shopiteau (Robes de Pauline Contar) Modes et Coiffures parée d'Alphonsine. Fleurs de S. Serrot Petit & C^{ie}. Dentelles de G. Violard. Rubans et Paspementerie d'Audoyer (à la Ville de Lyon) Corsets de M^{me} Hippolyte fournisseur de S. M^{te} l'Impératrice. Mouchoir de Chapron. Envoi de la M^{me} de Com^{tesse} La Fayette & C^{ie}

Entered at Stationers Hall.

LONDON at the Monitor Office, 15, Greek Street, Soho NEW-YORK Pinneo & C^{ie} General Agents. MADRID P. J. de la Peña.

LE MARIAGE DE MA FILLE.

Après que le Génois Colomb eut découvert l'Amérique, et, quelques années plus tard, lorsque le Portugais Vasco de Gama eut trouvé la route des Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance, l'Espagne et le Portugal équipèrent à la hâte de nombreux vaisseaux pour aller explorer les contrées nouvelles, et, pendant plusieurs siècles, les aventuriers de ces deux puissances maritimes rapportèrent dans leur patrie l'or des deux Amériques et les pierres précieuses de l'Inde. Cependant les Bataves, à leur tour, montés sur leurs lourdes galiotes, s'étaient mis à fouiller aussi toutes les mers du globe pour établir des comptoirs. Mais au lieu de ne rechercher que les métaux précieux et les pierreries, ainsi que les Espagnols et les Portugais, ils s'attachèrent plus spécialement à tirer parti des végétaux exotiques; le café, le sucre, la vanille, etc., devinrent la base de leurs opérations commerciales, et, au lieu de se faire marchands d'or, ils devinrent épiciers. Toutefois, les richesses immenses qu'ils amassèrent par ce genre de négoce ne tardèrent pas à prouver la justesse de leurs spéculations. Mais en même temps qu'ils recherchaient les plantes utiles, ces épiciers millionnaires s'attachèrent aussi à l'acclimatation des plantes d'agrément. La flore du Japon, de l'Inde et du Cap enrichit bientôt les jardins de Harlem, et chaque fois qu'arriva un type nouveau de ces régions lointaines, cette arrivée ne manqua jamais de mettre en émoi toute la population florimane du Rheinland; néanmoins, aucune de ces apparitions exotiques ne produisit une aussi grande sensation que celle de la tulipe. Effectivement, à la vue de sa coupe élégante si gracieusement posée sur sa tige flexible et peinte des plus riches couleurs, ce fut un véritable enthousiasme, un véritable délire; l'on vit les bulbes précieuses se vendre jusqu'à cent mille francs la pièce; les tulipes furent cotées à la bourse d'Amsterdam, et les choses en arrivèrent au point que le gouvernement hollandais se vit obligé d'intervenir pour arrêter les ruineuses folies des florimanes. Cependant, la plante japonaise s'y maintint longtemps à des prix exagérés, et longtemps encore chacune des variétés nouvelles que l'on en obtint par des semis excitèrent l'enthousiasme des Hollandais.

Au milieu des fraîches perspectives du Rheinland, au centre de vertes prairies parsemées de villages populeux, de maisons de plaisance aux mille couleurs, de moulins à vent, et coupées de canaux où les navires voguent à pleines voiles comme sur l'Océan, on aperçoit de loin la ville de Harlem, assise au bord d'un lac que l'on a pompeusement qualifié du titre de mer. Harlem, capitale du Northolland et patrie des florimanes les plus excentriques de l'univers, a la physiologie de toute ville hollandaise: rues étroites, sombres et d'une exquise propreté, maisons en bois ou en briques, dont le premier étage est surmonté de l'indispensable pignon dentelé, etc.; mais, dans ses environs, tout affecte des formes étrangères, depuis la péniche qui glisse sur l'onde paisible des canaux, et dont la coupe rappelle la jonque des mers de Chine, jusqu'aux formes des habitations, qui sont toutes empruntées à quelque peuple de l'Asie.

C'est dans une de ces villas d'architecture asiatique que demeurait, vers la fin du siècle dernier, M. Deckers, ancien marchand de poissons, et sans contredit le plus riche des propriétaires du pays, qui, tous, sont plus ou moins millionnaires. Quand il était dans les affaires, le poissonnier, en même temps qu'il surveillait les opérations de son commerce, avait mis un soin extrême à embellir cette maison de plaisance; il sut en faire un véritable paradis, et, quand il se retira, il en fit sa résidence. Cette maison, bâtie en forme de pagode indienne et couverte en tuiles vernissées miroitant au soleil, s'élevait sur un monticule, au centre de jardins ombreux, où les horizons avaient été ménagés avec un art infini. Ces jardins, dessinés et mouvementés par quelque artiste anglais, étaient plantés d'arbres exotiques; ils étaient arrosés par une rivière artificielle qui sinuait au milieu des bosquets parfumés, à travers lesquels on apercevait tantôt le kiosque en bambous des Tartares, tantôt un pavillon chinois aux couleurs éclatantes et surmonté de son capuchon à clochettes, tantôt enfin la rustique demeure du naturel des Moluques. C'était là que l'ancien marchand de poissons, gros bonhomme aux allures de futaille, s'était retiré après la mort de sa femme, laissant la suite de ses affaires à M. Wilhem Deckers, son fils; c'était là que, du matin au soir, pendant la belle saison, notre homme était occupé avec ses gens à tamiser le terreau des plates-bandes, à arroser, à étiqueter les plantes, etc., et n'eussent été sa chemise à jabot et les boucles de ses souliers, on l'eût pris volontiers pour un de ses jardiniers, tant il y avait de rondeur dans son parler et dans ses manières; mais, sous cette rude écorce, sous cette fausse bonhomie, ou ne tardait pas à découvrir l'orgueil du richard parvenu, orgueil d'autant plus insupportable qu'il n'était basé que sur la fortune, que toute espèce de mérite lui portait ombrage, et qu'il n'y avait chez le Crésus hollandais aucune éducation pour en dissimuler la rudesse.

Maitre Deckers était fils d'un porteur aux halles d'Amsterdam, et il avait commencé par être simple merluchier à bord d'un bateau de pêche; mais, au lieu de se passionner pour les expéditions lointaines, comme la plupart de ses camarades, le fils du portefaix, dès qu'il eut amassé quelques florins, mit pied à terre et se fit marchand de poissons ambulant dans les rues de Harlem. Ce genre d'industrie lui ayant réussi, il s'établit bientôt dans une échoppe noire et humide, aux environs du marché. Quelques années après, il quittait cette boutique vermoulue pour une boutique plus importante, et plus tard enfin la maison Deckers, ayant toujours prospéré, était devenue la première poissonnerie de la Hollande; elle envoyait ses propres vaisseaux pêcher au banc de Terre-Neuve et dans la mer du Nord, et c'était elle enfin qui faisait la hausse ou la baisse à la bourse d'Amsterdam; de sorte que, quand le fils du porteur aux halles remit les affaires aux mains de son fils unique, il possédait quelque chose comme dix ou douze millions de capital.

Une fois retiré, M. Deckers prodigua l'or pour se

donner de l'importance ; puis, ne sachant que faire, il se fit amateur de tulipes, véritable fantaisie de financier ; mais bientôt il prit au sérieux ce qui d'abord n'avait été qu'un caprice pour tuer le temps, et sa fantaisie se transforma en monomanie. A force de soins et surtout à force d'argent, le nouvel horticulteur réunit en quelques années, dans ses plates-bandes, la collection de toutes les variétés de tulipes qui se trouvaient en Europe, puis il se mit à la recherche des espèces inconnues. Or, comme rien ne lui coûtait pour avoir des semis convenables, et comme tout voyageur qui revenait du Japon avec un type nouveau était sûr de le lui vendre plus cher qu'à tout autre, il était parvenu à posséder une dizaine de variétés parfaitement inédites, et qui, pour les vrais amateurs, valaient plus de 500,000 florins ; aussi ces plantes précieuses étaient-elles placées dans de jolies caisses en laque de Chine qui décoraient le salon du florimane, et celui-ci se montrait plus fier de leur possession que de tous ses autres trésors, car cette collection lui avait valu le titre de premier tulipier du monde.

Par une chaude après-dînée du mois de juin 1785, M. Deckers, debout au milieu d'un cabinet de toilette tendu de velours grenat et richement meublé dans le style de l'époque, stimulait une demi-douzaine de valets, qui, allant et venant d'un air affairé, achevaient sa toilette, et il y avait vraiment analogie parfaite entre ces meubles ventrus, aux lourdes garnitures de cuivre doré, et ce personnage à gros ventre tout bouclé, boutonné et breloqué en or massif. En voyant le florimane quitter à cette heure ses chères occupations, en le voyant se faire mettre sa perruque poudrée et son habit de gala, il était facile de deviner qu'il se préparait à sortir pour quelque affaire de haute importance. C'est que l'ex-poissonnier avait un fils qui lui avait succédé, ainsi que nous l'avons dit plus haut ; c'est que ce fils, dont l'éducation avait été extrêmement soignée, était en âge de prendre femme, et que l'ambitieux père se disposait à aller demander pour lui la main de mademoiselle van Selkirk, fille d'un banquier de Harlem. M. van Selkirk, le père de la jeune personne en question, était un des personnages les plus importants de la contrée, car outre la particule *van* qu'il plaçait devant son nom, il était échevin de la ville, banquier du stathouder, et gérant des affaires de la compagnie des Indes ; enfin il était extrêmement riche, ce qui ne gâtait rien à tout cela. Aussi une alliance avec cette famille était depuis longtemps le *nec plus ultra* des souhaits du vaniteux Deckers, qui, malgré ses millions, rougissait *in petto* d'avoir été jadis marchand de poissons ambulants, et d'avoir épousé une harengère de la ville. C'est pourquoi, depuis plusieurs années, il n'avait rien épargné, démarches, manœuvres diplomatiques, etc., pour mener l'affaire à bonne fin, et nous laissons à juger de sa joie lorsqu'il apprit enfin que van Selkirk, séduit par les qualités personnelles du jeune homme, lui donnait rendez-vous, à lui Deckers, le fils du portefaix, pour ce jour-là même, à quatre heures, afin de s'entendre sur la question matrimoniale.

Après s'être fait donner sa tabatière d'or et sa canne à pomme d'or, après avoir fait parfumer ses manchettes et son jabot d'essence de vanille, il prit son tricorne sous le bras, et, suivi de deux valets de pied en grande livrée, il se rendit, à travers les allées

du jardin garnies de sable bleu, vers un point où une jolie gondole en bois des îles, montée par six vigoureux rameurs, attendait au bas des marches d'un embarcadère en marbre établi sur la rivière artificielle. Arrivé là, notre homme, auquel tout l'équipage rendit les honneurs, prit place dans l'embarcation sous un dais en satin, et donna l'ordre de partir. Aussitôt le nautique joujou partit comme une flèche ; précédé d'un coureur qui, sa canne à la main, trottait sur la rive, il glissa le long des méandres de la rivière, et quand il fut arrivé à l'endroit où ce cours d'eau se jette dans le canal de Harlem, le coureur ouvrit la grille qui en fermait l'entrée, et le canot prit le chemin de la ville.

Une heure après, M. Deckers ayant mis pied à terre, cheminait par les rues de Harlem précédé et suivi de ses gens, et rendait à droite et à gauche les saluts qu'on lui adressait, quand, en passant par une des rues tortueuses qui avoisinent le vieux marché, il s'arrêta tout à coup et resta en extase devant une petite maison en bois dont le premier étage faisait saillie sur le rez-de-chaussée, et dont les solives extérieures étaient illustrées de fines guirlandes sculptées par quelque artiste du seizième siècle. Or, ce n'était ni le style architectural de la maison, ni les vignettes courant le long des nervures qui attiraient à ce point l'admiration contemplative du florimane, car son regard était fixé sur le rez-de-chaussée occupé par la boutique d'un cordonnier nommé Peters Schwartz, ainsi que l'indiquait l'enseigne appliquée au-dessus de sa porte. C'est que, sur la fenêtre de cette boutique, fenêtre garnie de vitres rondes, verdâtres et bouillonnées comme des culs de bouteilles, était une potiche du Japon où se balançait sur son fin pédoncule une superbe tulipe semi-double, dont les pétales gris perle satiné étaient relevés d'arabesques du plus beau carmin ; c'est que cette tulipe, d'une beauté bien supérieure à toutes celles que possédait le riche amateur, n'était mentionnée dans aucun catalogue connu, et que c'était tout simplement un prototype d'une valeur inappréciable. Comment un pareil trésor se trouvait-il donc dans la boutique d'un artisan ? Quand il fut un peu remis de son étonnement, le financier, pensant avoir affaire à un individu incapable d'apprécier la valeur de ce qu'il possédait, crut en avoir bon marché. Oubliant donc et l'heure qui s'avavançait et le motif de sa démarche, il entre dans l'atelier du cordonnier et lui demande où il s'est procuré cette tulipe.

— Ah ! ah ! monsieur Deckers, s'écrie gaiement à cette question le disciple de Saint-Crépin, voilà qui vous étonne, hein ? Eh bien ! c'est le produit de mes semis ?

— De tes semis ? Quoi ! tu fais des semis !

— Pourquoi pas ? Et voilà un échantillon de notre savoir-faire.

— Mais à quoi te sert une pareille fleur ? Cela, ce me semble, te serait bien plus utile, et il tirait de sa poche une poignée de pièces d'or qu'il déposait sans compter sur la table de travail du cordonnier.

— Oui-da ! monsieur l'amateur, quelques pièces d'or pour une fleur unique au monde ! reprend aussitôt Peters ; vraiment, vous êtes trop généreux, et je vous en remercie bien.

— N'est-ce que le prix qui ne te convient pas ? Je triple, je quadruple la somme.

— Point ! ma tulipe est à moi, je ne veux pas la vendre.

— Allons ! que diable ! dis-moi la somme que tu en veux, et je te la donnerai, car il me faut ta fleur à tout prix.

— Eh bien ! vous ne l'aurez pas !... Si fait, pourtant, dit le cordonnier en se ravisant tout à coup, il ne tient qu'à vous de la posséder. Et quittant son ouvrage, il alla prendre d'un air mystérieux le millionnaire par la main, et puis, se mettant l'index sur la bouche pour l'inviter au silence, il le conduisit dans le fond de l'obscur boutique : une fois là, il ouvrit avec précaution une porte qui roula sur ses gonds sans faire le moindre bruit, puis il souleva le coin d'une portière en tapisserie qui en masquait encore l'entrée, et le regard du florimane pénétra dans une petite chambre toute tendue de tapisseries semblables à la portière et garnie de meubles qui dénotaient un luxe surprenant chez un ouvrier. Par la fenêtre treillisée de plomb de la chambrette, un gai rayon de soleil pénétrant dans l'intérieur venait se jouer sur les ors et les émaux de bijoux placés sur une étagère, et colorait en passant, de tons chauds et veloutés, la tête blonde d'une jolie jeune fille, tellement occupée à coudre qu'elle ne vit et n'entendit rien de ce qui se passait.

— Eh bien ! que dites-vous de cela ? demanda au financier maître Peters, en laissant retomber la portière de l'air d'un avare qui referme la porte de sa cachette.

— Dieu ! la jolie personne ! répondit M. Deckers en oubliant un instant la tulipe, tant il était absorbé par cette ravissante vision.

— Eh bien ! dit Peters, c'est ma fille unique ; elle et ma tulipe sont mes deux trésors, et l'un ne s'en ira pas sans l'autre.

Le financier, ne sachant où voulait en venir l'artisan, prit un des escabeaux de chêne qui se trouvaient dans la boutique, et s'assit dessus sans façon pour écouter le cordonnier, qui continua de la sorte :

— Vous avez, vous, monsieur Deckers, un fils qui est en âge d'être marié, et l'ange que vous venez de voir va bientôt avoir dix-neuf ans. Eh bien ! présentez votre fils à ma fille, et, si les jeunes gens se conviennent, unissons-les : cette tulipe sera la dot de mon enfant.

Maître Deckers, à cette conclusion, sur laquelle certes il ne comptait guère, bondit de son siège, et sortit en jetant sur le cordonnier un regard de méprisante ironie. Mais celui-ci, sans s'émouvoir le moins du monde, de ces allures superbes, reprit en secouant la tête d'un air significatif :

— Oui, seigneur Deckers, c'est à prendre ou à laisser, et encore il est bien entendu qu'il faut que votre garçon soit du goût de ma fille, car avant tout je veux qu'elle soit heureuse.

En sortant de la boutique de l'artisan, le florimane, se rappelant soudain le motif de sa démarche, tira sa montre de sa poche, et comme il s'aperçut que l'heure de rendez-vous était passée depuis longtemps, au lieu de poursuivre, il se fit reconduire à sa campagne ; mais tout le long de la route, et toute la soirée, le souvenir de la tulipe de Peters Schwartz lui trotta dans l'esprit, et, pendant la nuit suivante, l'image de cette fleur rivale le poursuivait dans ses rêves.

C'était vraiment un drôle de corps que ce Peters Schwartz, qui, n'ayant pour vivre que son alêne et son tire-pied, était pourtant plus heureux, dans sa boutique proprette, qu'un millionnaire au milieu de son luxe de nabab ! C'est qu'outre qu'il était un peu philosophe, comme ne manquait pas de l'être tout cordonnier d'alors, l'artisan avait là, derrière sa boutique, enfermé dans sa délicieuse petite chambre comme une relique dans une châsse, son trésor, son bonheur, l'objet de toutes ses affections terrestres, sa fille belle comme une vierge de Vanloo, pure comme un ange et distinguée comme une reine ; car s'il travaillait tard et matin, lui, le brave artisan, c'était uniquement pour elle. Aussi l'avait-il fait élever avec un soin extrême.

Peters, il y avait quelque vingt-ans, s'était marié avec une jeune ouvrière d'une beauté remarquable ; mais deux ans après cette union, la jolie coquette, ennuyée de se voir reléguée dans la pénombre d'une boutique de cordonnier, s'était enfuie un beau jour avec un lapidaire d'Amsterdam, abandonnant son mari avec une petite fille de quelques mois.

Quand il s'aperçut de cette fuite, le pauvre homme, si gai d'ordinaire, faillit d'abord devenir fou de chagrin ; mais en voyant dans son berceau la pauvre petite créature qui n'avait plus que lui seul au monde, sa philosophique humeur avait repris le dessus, et il s'était mis à l'aimer comme on aime la seule chose que l'on puisse aimer désormais.

Par un gai dimanche de printemps, le cordonnier, se promenant avec sa fille alors âgée de sept ans, dans les polders qui environnent la ville, avait trouvé, par hasard, une gousse qui commençait à germer ; curieux de savoir ce que ce pouvait être, il l'avait ramassée, l'avait plantée dans un petit jardin qui se trouvait derrière sa maison, parfaitement exposé au soleil de midi, et la bulbe s'était mise à pousser à merveille. Quelques semaines plus tard, Peters faillit devenir fou de joie en voyant la fleur ouvrir ses pétales caléxoïdes décorés des plus riches couleurs, et en reconnaissant que c'était une tulipe. Tout autre, à la place de notre homme, se fût empressé d'aller vendre la précieuse fleur chez quelque richard, qui lui en eût certes donné plusieurs centaines de florins, car elle appartenait à l'une des plus belles variétés connues ; mais Peters, lui, voyait de plus loin, et il avait compris tout de suite qu'il en pouvait tirer meilleur parti ; dès ce jour donc, il s'était mis à cultiver la plante japonaise avec un soin extrême. Il en récolta la graine, fit des semis dans son jardinet, et, après plusieurs années de travail et de patience, il avait enfin obtenu, parmi ses élèves, un sujet complètement différent de la fleur-mère, une tulipe parfaitement inédite, plus belle que toutes les tulipes connues ; il avait, en un mot, trouvé un trésor inestimable, et c'était ce type précieux qu'il exposait avec orgueil sur la fenêtre de sa boutique.

Harlem, entrecoupée comme presque toute ville hollandaise de canaux qui en sont les principales voies de communication, possède des quais larges, bien entretenus, bordés de peupliers, et le long desquels s'alignent à perte de vue, des chantiers de construction, des magasins où viennent s'entasser les produits des deux mondes, de vastes entrepôts, et les comptoirs des principales maisons de commerce de la ville. Parmi ces établissements rangés au bord de l'eau, on

en distinguait un dont les proportions gigantesques annonçaient la splendeur commerciale arrivée à son apogée; il communiquait au grand canal par un bras qui traversait le quai sous un pont-levis pour entrer sous les voûtes d'immenses magasins dont l'étendue se perdait dans un lointain obscur, de sorte que les navires y entraient tout chargés et allaient débarquer leur cargaison sur les quais intérieurs couverts de matelots, de commis et de portefaix. Sur la façade de cette maison colossale, véritable monument, on voyait, à hauteur du premier étage, deux bas-reliefs en cuivre repoussé, placés de chaque côté, dont l'un représentait un Mercure de grandeur naturelle, et l'autre un vaisseau voguant à pleines voiles; puis au milieu et au-dessus de l'arcade principale, une plaque en marbre noir portant ces mots gravés en lettres d'or : *Maison Deckers*.

Au milieu de tous les gens affairés qui allaient et venaient dans ces vastes magasins, se promenait lentement et en fumant sa pipe un homme de vingt et quelques années, qui, seul, était calme dans cette foule bruyante : c'était M. Wilhelm Deckers, le fils unique et le successeur du florimane. Or, au lieu d'être un gros garçon court et rougeaud comme beaucoup de ses compatriotes, M. Wilhelm était un jeune homme élancé, dont la longue chevelure, la fine moustache et la mouche à la van Dyck n'avaient rien du Hollandais de l'époque; c'était le prétendant pour lequel maître Deckers avait résolu de demander la main de mademoiselle van Selkirk. Ce n'est pas toutefois que le jeune homme tint beaucoup à cette union, car, ayant fait ses études à l'Université de Prague, il avait passé une grande partie de sa jeunesse en Allemagne, et il y avait contracté l'amour du beau idéal des poètes germains, de sorte qu'il ne professait qu'une admiration extrêmement modérée pour les charmes un peu épais et la carnation massive du beau sexe de son pays; néanmoins, son père lui avait si souvent répété qu'un homme dans sa position ne pouvait rester célibataire et avait besoin d'un intérieur, il lui avait tant et si souvent vanté les charmes, la fortune et les avantages attachés à l'alliance de mademoiselle van Selkirk, que le jeune homme avait consenti à se laisser marier.

Tandis que le négociant se promenait silencieux au milieu du va-et-vient général, un coureur à la livrée de son père entra au pas gymnastique par une des portes du magasin, et vint annoncer à M. Wilhelm la visite de M. Deckers; presque au même instant la yole du florimane, débouchant par le bras de communication, entra à force de rames dans le bassin chargé de navires, et glissait au milieu de cette flotte marchande où tout le monde s'empressait de saluer le seigneur Deckers au passage. En apprenant la visite de son père, le jeune homme s'empressa pour aller le recevoir, mais l'ex-commerçant, ayant déjà mis pied à terre, marchait en se parlant à mi-voix et sans prendre garde aux salutations de la foule, tant il était préoccupé. « Déshonoré, se disait-il, perdu de réputation si un concurrent parvient à se procurer cette maudite fleur! »

— Eh! bonjour, père, lui dit alors M. Wilhelm en l'abordant et en lui serrant la main; comment vous portez-vous?

Puis, sans attendre la réponse à cette question

usuelle, il avait passé sous son bras le bras de son père, et se dirigeait avec lui vers la maison d'habitation.

— Eh bien! père, s'écria gaiement le jeune homme quand ils furent arrivés dans un charmant cabinet décoré à la chinoise et dont les croisées en verres de couleur enchâssés dans un treillage en plomb fleuroné tendaient à imiter les treillis en bois découpé et garni de coquilles transparentes qui servent de vitrail dans les boudoirs de Pékin; comment s'est accomplie votre mission matrimoniale d'hier?

— Wilhelm, mon ami, commença M. Deckers d'un air embarrassé, es-tu sérieusement épris de mademoiselle van Selkirk, et tiens-tu extraordinairement à l'épouser?

— Moi, mon père? mais pas le moins du monde, puisque je ne l'ai jamais vue!

— N'aimerais-tu pas mieux prendre, par exemple, quelque jeune fille bien moins riche peut-être, mais beaucoup plus belle?

— Quoi! ne m'avez-vous pas dit mille fois que mademoiselle van Selkirk est d'une beauté incomparable?

— Heu! heu! cela dépend des goûts. Certes, je suis loin de dire que la fille du banquier Selkirk manque de charmes, mais tu la trouveras peut-être un peu obèse.

— En ce cas, mon cher père, de grâce n'en parlons plus, car il n'est rien au monde que je déteste autant qu'une femme à l'état de chrysalide.

— C'est justement ce à quoi j'ai pensé, et c'est pourquoi j'ai songé en route à demander pour toi la main d'une jeune personne admirablement belle, et qui te plaira, j'en suis sûr.

— Vous le savez, m'est avis que lorsqu'on possède une fortune comme la nôtre, on a le moyen d'épouser une femme à sa guise; par conséquent, pourvu que celle dont vous me parlez soit bien élevée, et surtout qu'elle possède le moins possible cette prosaïque beauté que l'on aime tant ici; pourvu enfin que je la trouve à mon gré, peu m'importe la dot.

— Bien dit, mon garçon, car la fortune ne fait pas le bonheur; va donc t'habiller, et je vais te présenter tout de suite.

— Oh! mais, père, comme vous y allez! demain ou après, ne sera-ce pas encore assez tôt?

— Demain! s'écria l'ex-poissonnier, demain! mais, malheureux, il sera peut-être trop tard, car un pareil trésor ne doit pas manquer d'amateurs!

M. Deckers, on le voit, avait singulièrement rabattu de son orgueil depuis la veille.

— Allons, voyons, puisque vous l'exigez, je ne vous demande que dix minutes pour me préparer.

Une demi-heure après, le père et le fils avaient pris place sous le pavillon capitonné de la yole, et le joli bâtiment, toujours précédé du coureur trottant sur la rive, glissait comme une flèche sur le grand canal dans la direction de la place du Marché.

Le 10 juillet 1785, la ville de Harlem offrait l'aspect le plus animé: tous les vaisseaux stationnés sur les canaux étalaient au soleil leurs pavois multicolores; des distributions de charcuterie, de bière et de genièvre avaient mis en liesse les pauvres gens; matelots, portefaix et mareyeurs se promenaient en habit de fête; il y avait joutes sur l'eau, combats de coqs,

assaut de chant pour les oiseaux de Canaries ; enfin , toute la population était dans l'allégresse à l'occasion du mariage de Wilhelm Deckers avec la jolie fille du cordonnier. Le soir de ce même jour, MM. Deckers père et fils sortaient de la demeure de Peters Schwartz, en emportant chacun un des trésors de l'artisan , car si le jeune homme emmenait dans une chaise à porteurs bien close sa gentille épousée, toute rouge de honte et de bonheur, le florimane, lui, avait sous le bras sa chère tulipe, en échange de laquelle il avait fourré 200,000 florins dans la corbeille de mariage. En sa qualité de propriétaire, maître Deckers voulait

plus tard imposer son nom à la précieuse plante ; mais que peut la volonté même d'un millionnaire contre la chronique ? Celle-ci eut donc facilement raison de cette prétention baptismale, et, malgré tout, la jolie fleur a toujours conservé le nom de *Mariage de ma fille*, que le cordonnier lui avait donné primitivement.

Le *Mariage de ma fille* fut importée en France en 1817, par M. Vilmorin père, et c'est encore aujourd'hui la plus belle des tulipes connues.

LOUET.

(Siècle.)

LES RESTES DE SAINT AUGUSTIN RAPPORTÉS D'HIPPONE.

(Extrait du poème couronné par l'Institut.)

Ce n'est pas seulement pour des œuvres humaines,
Pour creuser des canaux, pour ouvrir des chemins,
Que Dieu nous fit marcher sur les traces romaines :
Pour un plus noble usage il réserve nos mains !
A nous de ranimer cette terre flétrie,
De transformer ce sol barbare et désolé,
De rendre à son Hippone, à sa chère patrie
Un fils trop longtemps exilé !

Le navire a quitté la côte hospitalière
Où se cacha longtemps le précieux trésor (1),
Et, sous un ciel d'azur, inondé de lumière,
Il porte avec orgueil son tabernacle d'or !
Salut au *Gassendi*, nom chéri des étoiles !
Salut à nos Bretons, ses dignes matelots (2) !
Que votre esprit, Seigneur, qui dirige leurs voiles,
Souffle aujourd'hui seul sur les flots !

L'œil tourné vers la France, en face du rivage
D'où le Sarde nous jette un fraternel adieu,
Cortège de l'apôtre un pieux équipage
Sur cet autel flottant s'incline devant Dieu !
Le ciel semble sourire au vaisseau qui s'arrête
Pour prier l'Éternel de le conduire au port.
Le *Gassendi*, paré comme en un jour de fête,
Frémît d'un généreux transport !

Oh ! ce temple convient au mystère sublime !
Et Dieu, des profondeurs de son immensité,
Sur ce frêle vaisseau suspendu sur l'abîme
Descend dans sa grandeur et dans sa majesté !
Entonnez, ô prélats, vos hymnes d'espérance !
Cette noble Sardaigne est une sœur pour nous,
Et l'Afrique n'est plus qu'une nouvelle France
Dont le cœur tressaille avec vous !

Priez, oh ! priez donc autour de ces reliques
Que porte avec respect le flot silencieux.

(1) Les ossements d'Augustin avaient été transportés par les fidèles en Sardaigne, après l'invasion des Vandales, au IV^e siècle.

(2) C'est le vaisseau le *Gassendi* qui rapporta les restes de saint Augustin ; l'équipage était composé de Bretons.

Faites monter l'encens et la voix des cantiques
De l'infini des mers à l'infini des cieux !
Pour verser tous ses dons le Seigneur vous rassemble.
Le bras droit d'Augustin aux vôtres vient s'unir (3)...
Depuis quinze cents ans ces trois terres ensemble
Vous attendaient pour les bénir !

Mais, reprenant sa course un moment suspendue,
Le vaisseau disparaît dans l'immense étendue.
Heureux de son fardeau, fier de son pavillon,
Il fuit, comme l'oiseau, sur cette mer limpide
Où la visible main d'un invisible guide
Lui trace un lumineux sillon.

Bientôt l'aube du jour, sur la rive prochaine,
Colore de l'Edough la formidable chaîne.
C'est la terre, chrétiens, que l'apôtre foula !
Voici le port, voici les minarets de Bone,
Et, plus loin, nous voyons ce qui reste d'Hippone
Sur les collines que voilà !

« Réjouis-toi, terre d'Afrique ;
» Ce jour est le jour du réveil !
» Sors de ta cendre, ô basilique !
» Hippone, sors de ton sommeil !

» Il vient éclairer vos ténèbres,
» Le saint du Dieu vivant et fort,
» Vous qui, dans vos linceuls funèbres,
» Dormez à l'ombre de la mort ! »

Il touche la terre natale,
Et soudain, ébranlant les airs,
L'hymne d'Ambroise (4), triomphale,
Fait vibrer l'écho des déserts !

Réjouis-toi, terre d'Afrique ;
Voici le jour du grand réveil !
Sors de ta cendre, ô basilique !
Hippone, sors de ton sommeil !

Julien DALLIÈRE.

(3) C'est le bras droit du saint évêque que la Sardaigne a rendu à la France.

(4) *Te Deum*.



COURRIER DE PARIS.

Adieu, jour fatal, jour charmant, jour redouté, jour attendu, jour maudit, jour béni, jour de l'an, puisqu'il faut t'appeler par ton nom !

Lecteurs, ne vous étonnez pas de ce débordement d'épithètes contradictoires. Comme Janus, patron du mois qui lui donna naissance, le jour de l'an a deux visages, l'un épanoui, l'autre morose, l'un qui sourit, l'autre qui grimace, celui-ci rayonnant comme une matinée de printemps, celui-là maussade comme un soir d'hiver. Le premier, c'est le jour de l'an des enfants, des portiers, des domestiques, des femmes, des maîtresses, des neveux, des employés, des tambours de la garde nationale, etc., etc. Le second, c'est le jour de l'an des papas, des mamans, des locataires, des maîtres, des maris, des amants, des oncles, des négociants, des soldats citoyens, — j'en passe et des meilleurs, cette nomenclature en partie double m'entraînerait beaucoup trop loin. Toujours est-il que l'approche du 4^{er} janvier divise la société en deux catégories distinctes, ceux qui donnent et ceux qui reçoivent. Je me trompe : il y en a une troisième, celle des amphibiens qui ont un pied dans les deux camps, qui donnent d'une main et reçoivent de l'autre, et s'arrangent pour que les étrennes ne leur coûtent que l'argent qui sort de la poche de leurs amis.

J'en ai pour garant l'anecdote que raconte, dans son Courrier de Paris, le malin rédacteur du *Figaro*, qui se cache sous le pseudonyme diaphane de vicomte de Quévilly.

« Une étude approfondie des manœuvres du jour de l'an, dit le spirituel chroniqueur, m'a prouvé qu'il s'achetait au plus cent boîtes de bonbons et cinquante polichinelles ; mais ils passent par tant de mains qu'ils semblent se multiplier. J'ai vu la même poupée passer et repasser sur le boulevard entre les mains de vingt personnes, comme ce soldat du Cirque qui, à lui seul, joue le rôle d'une armée. Le premier soin qu'on prend, en recevant son sac de bonbons, est de chercher à qui on pourrait bien l'envoyer. On expédie aux amis ce qui vient des parents et aux parents ce qui vient des amis : c'est au commissionnaire à ne point se tromper d'adresse. En résumé, il y a une demi-douzaine de gens amoureux, vaniteux ou prodigues, qui font les premiers frais et payent des étrennes à tout Paris.

» M. L..., agent de change, rue Lafitte, avait acheté, le 28 décembre, un pantin moyen âge, un beau sire de Framboisy. Il l'envoie rue Saint-Georges, chez madame D... dont il adore la fille. Madame D... se dit : « Il est trop beau » pour Mariette, elle le casserait. » Elle le fait porter chez son médecin, M. F..., rue du Cherche-Midi. Mais M. F... n'a qu'un petit garçon d'un an, incapable d'apprécier le mérite du sire de Framboisy. Il expédie le joujou à son agent de change, le même M. C... qui s'écrie :

» Tiens ! encore un sire de Framboisy ! mais il est bien plus joli que celui que j'avais acheté pour la petite D... »

Les ballons ont partagé, avec les sires de Framboisy, la faveur des pères et des mères en veine de libéralité. Le ballon est le joujou à la mode. L'an dernier, un industriel avait inventé le parachute, cette année un autre industriel a inventé l'aérostat. Il me semble, — qu'en pensez-vous ? — que c'est au cadet que revenait le droit d'ainesse. Quoiqu'il en soit, on assure que les auteurs de ces brimborions aériens ont l'un et l'autre fait fortune. Tous les

deux sont maintenant assez en fonds pour se passer la fantaisie de se retirer dans leurs terres ou d'acheter du Mobilier.

Je connais un autre homme en train de devenir capitaliste, sans avoir besoin d'inventer des ballons et moins encore des parachutes. Cet homme là s'appelle M. Carvalho. Tout lui réussit, tout succède au gré de ses desirs et de ses plans. Voilà tantôt un an qu'il a pris en mains les rênes du théâtre Lyrique, un théâtre condamné à mort en naissant, et que madame Cabel avait eu seule le pouvoir de galvaniser.

Eh bien ! en douze mois, cet heureux directeur monte trois opéras nouveaux, et voyez, s'il vous plaît, la chance ! il met la main sur trois succès. De bonne foi, je crois que le bonheur, quand il est si longtemps fidèle, peut s'appeler de l'habileté.

Il faut dire aussi que M. Carvalho possède, par droit de conquête, un talisman, que dis-je ? une fée qui n'a qu'à parler, ou plutôt qu'à chanter pour faire tomber dans sa caisse une pluie de billets de banque et de louis d'or. Cette fée là s'appelait, il y a deux ans, mademoiselle Miolan. A l'heure qu'il est elle s'appelle madame Miolan Carvalho.

L'avez-vous entendue dans la *Fanchonnette* ? Sans doute, car tout Paris a voulu l'entendre. Eh bien ! allez l'écouter dans la *Reine Topaze*. La chanteuse des rues n'était qu'une écolière à côté de Sa Majesté bohémienne. Car Topaze est une bohémienne, une zingara, qui s'éprend d'un soldat de fortune, un héros de cape et d'épée, et, après une suite de péripéties suffisante pour remplir honnêtement trois actes, finit, comme de raison, par l'épouser. Mais qu'importe la pièce, qu'importe le prétexte, je dirais presque qu'importe la musique, si celle de M. Massé ne passait à bon droit pour un chef d'œuvre ? L'événement de la soirée c'est le triomphe de madame Miolan Carvalho. Les termes manquent pour exprimer le transport, l'admiration, le délire, qu'excitent tous les soirs les miracles de vocalise enfantés par ce gosier merveilleux. Jamais on n'entendit rien de semblable aux variations sur le motif du carnaval de Venise, et le violon de Paganini, s'il pouvait se ranimer sous les doigts de son maître, s'avouerait lui-même vaincu. Pour vous dire de quels bravos, de quels applaudissements, de quels cris d'enthousiasme a été saluée durant tout le cours de de la soirée madame Miolan Carvalho, il faudrait inventer des formules nouvelles. Ce qu'on peut avouer sans crainte d'être démenti, c'est que la *Reine Topaze* la place désaujourd'hui à la hauteur des plus hautes renommées musicales.

Après cela, que vous dirais-je du *Secret des cavaliers*, par lequel M. Joseph Bouchardy vient de signaler sa rentrée dans la carrière du mélodrame ? Que cela intéresse et attache par l'imprévu des situations et l'habileté de la charpente. J'ajouterai que la *Fausse adultère*, dont M. d'Ennery vient de doter le théâtre de la Gaîté, n'est ni meilleure ni pire que bien des drames qui ont fourni honorablement leur quarante ou cinquante représentations, et je clôturerai ce rapide aperçu dramatique en saluant l'avènement, sur l'affiche du Palais-Royal, des *Marrons glacés*, petit cadeau d'étrennes qui doit la meilleure partie de son mérite à la manière dont il est offert par Arnal.

A. DE BRAGELONNE.

A. G. GOUBAUD, directeur-gérant.